

Compte rendu d'un ouvrage récent de Michael Peyron

Daniela Merolla

Titre de l'ouvrage : *Tradition orale et résistance amazighe dans l'Atlas marocain (1912-1930). D'après textes recueillis par Michael Peyron*. Série « Berber Studies », Volume 52, Köln : Rüdiger Koppe Verlag, 2018, 225 p.

Le volume n° 52 de la série « Berber Studies », dirigée par Harry Stroemer, nous introduit dans le domaine des récits et des poèmes de la résistance anticoloniale amazighe dans l'Atlas et le Sud-Est marocain grâce aux textes réunis et traduits par Michael Peyron, grand connaisseur des lieux, des parlers et de l'histoire de ces régions, comme en témoigne son abondante production scientifique et populaire. Pour un panorama des travaux de Peyron, le lecteur peut se tourner vers l'hommage qui lui a été dédié préalablement dans le n° 47 de la série¹.

Comme indiqué dans la préface de Fatima Boukhris (Université Mohammed V, Rabat), la mémoire de l'opposition armée à la colonisation dans *Tradition orale et résistance amazighe dans l'Atlas marocain (1912-1930). D'après textes recueillis par Michael Peyron*, est ponctuée par des batailles et des figures héroïques, tels le grand chef militaire Moha (ou Hammou) et le chef religieux et guerrier Sidi Ali Amhaouch (1844-1918). L'introduction du volume (chapitre I) met en exergue l'intérêt linguistique du corpus et aide le lecteur à reconnaître les événements et les figures célèbres dans les textes en présentant quelques éléments de l'histoire des régions amazighophones concernées et de leurs principales confédérations, notamment les Aït Sokhman et les Aït Yafelman. Ensuite, six grands chapitres regroupent dix-sept textes de poèmes (longs et courts) et vingt-deux textes en prose d'entretiens, de témoignages et de récits, tous transcrits et traduits et présentés selon la séquence chronologique des événements et leurs localisations géo-ethnographiques : « II. Textes intemporels, période pré-résistance ; III. La résistance s'organise dans le Jbel Fazaz ; IV. La résistance dans le Fazaz (Moyen-Atlas) et en Haute-Moulouya ; V. La bataille de Tazigzaout ; VI. La résistance sur le versant sud de l'Atlas (1920-1929) ». Les chapitres II, IV, et V sont introduits par de courtes sections donnant des repères historiques locaux. Un septième et dernier chapitre fournit une vision d'ensemble sur les conditions historiques et sur les protagonistes de la résistance amazighe dans l'Atlas, de la période 1912-1930. Le volume est enrichi d'une bibliographie spécialisée et de cinq cartes régionales.

Ensuite, l'ouvrage met à disposition des lecteurs un ensemble de textes et de présentations qui étaient jusque-là dispersés dans diverses publications. C'est le cas

1. Cf. compte rendu d'Abdelaziz Allati (dir.) : Daniela Merolla, « 'Auréoles berbères'. Mélanges offerts à Michael Peyron, "Berber Studies", Volume 47, Köln : Rüdiger Koppe Verlag, 2017, 319 p. » in *Annali Sezione Orientale*. Leiden : Brill. 79 (1-2), 2019, pp. 329-332.

de certains textes accessibles via le Fond Roux d'Aix-en-Provence, qui ont été traduits pour la première fois par Michael Peyron, par exemple les poèmes sur les Imhiauouch (texte 16, pp. 88-89), sur Ben Aomar (texte 17 pp. 90-91) et sur les Aït Ali ou Ibrahim Peyron avait précédemment publiés, notamment le texte 9 sur « la guerre entre la France et nous » (pp. 50-51) et le texte « Répétez, ô ma bouche, ce qui est arrivé » (pp. 76-77) parus respectivement dans *Études et Documents Berbères* et dans *L'Encyclopédie berbère*, ou encore l'introduction du chapitre V publiée dans les cahiers de l'association OCADD – Oralité, Conte pour l'Amitié, le Dialogue et le Développement, établie à Beni Mellal, au Maroc.

Les textes poétiques nous montrent la complexité du genre historico-militaire, dans lequel la mise en relief de l'héroïsme amazigh est clairement perçue (« *Immut lqayd n heddu amz lehzen, A tijemmi, walli x far tsavalkul ddunit!* Est mort le caïd Haddou, prend le deuil ô douar, de celui dont le nom était sur toutes les lèvres », pp. 96-97), mais les détails de l'articulation des événements sont souvent difficiles à bien saisir malgré les explications données en note (« *A tixt, i mani busta yella xal-s Mbark amezzzian ma thadirt i lgrubijt!* Hélas ! Boutcha et son oncle Embarek le Jeune, où sont ceux qui étaient venus assister à la catastrophe ? ! », p. 77). On peut ensuite reconnaître dans les textes poétiques un mécanisme laudatif qui permet l'appréciation de la force de l'ennemi pour finalement s'apprécier soi-même : on est vaincu, mais par un grand adversaire. Tout aussi intéressante est la référence à la prolifération des prophéties apocalyptiques et de délivrance en cas de crise (comme indiqué par Peyron, pp. 84-85, dans le cas de Sidi Ali Amhaouch) et à la désillusion qui s'ensuit : « *Usar anneg ig' erramn aynna qqah iffeg diy-nneg!*, Suite à ce désastre [je] n'accorderai plus aux prédications des marabouts le moindre crédit ! » (pp. 116-117).

Les entretiens nous montrent la variété des positionnements et interprétations individuels. Par exemple, un texte recueilli par Kaddour Almou auprès de son père en 1981 souligne que c'est l'ordre du sultan qui a provoqué l'arrêt des combats et que c'étaient les Européens/Français qui ne respectaient pas les pactes : « 6. En vérité, les nôtres ne voyaient dans ce qui leur arrivait qu'une forme d'oppression. Ils avaient vécu dans le calme et dans la paix jusqu'au jour où Dieu leur envoya les Européens. Ils commencèrent alors à se battre, perdirent des hommes et des biens sans savoir pourquoi ils combattaient et ne connurent de répit que lorsque le sultan leur en intima l'ordre [...] 7] Les nôtres ont été trompés, les malheureux ! Une fois qu'on leur avait enlevé leurs fusils, on leur infligeait des brimades, ainsi qu'à leurs enfants et leurs troupes. » (p. 49).

De l'autre côté, le cheik Larbi du village d'Adman dans un récit recueilli (par Michael Peyron ?) en 1983, apprécie que les Français « n'aient qu'un seul mot », et il complète les événements narrés par son expérience personnelle : « [Après le combat] nous sommes restés sur place, mais d'abord ils [les Français] nous ont accordé une année pour nous refaire [...] Et voilà, c'est tout ! Les Français ne trichaient pas. Je les connais pour avoir travaillé 41 ans avec eux. » (p. 71).

Pour ce qui concerne la langue, comme le fait remarquer Peyron, le père d'un de ses principaux collaborateurs tient à faire une partie de l'entretien en *darija* (arabe dialectal) pour montrer qu'il le pratique, ce qui en même temps fait ressortir l'hégémonie culturelle de l'arabe même dans des contextes largement amazighophones (pp. 72-73, n. 1).

Avec le dernier poème du recueil, *Tamyazt n Zayd u-Hmad (II)*, «La Ballade sur Zaïd ou-Ahmed (II)» (pp. 190-191), la mémoire du passé se tourne vers le présent et nous propose une réflexion sur la situation postcoloniale jugée de façon négative à cause de l'avidité et de l'hypocrisie: «13. Maintenant, l'Européen parti ne nous commande plus, notre adversaire n'est plus l'Europe [...] 18. Tels des chacals ou des sangliers enragés, hypocrisie, malhonnêteté se répandent 19. C'est en nous que réside le problème! Mettez-nous, Seigneur, sur le chemin de la droiture!» (p. 193).

Pris dans son ensemble, ce recueil intitulé *Tradition orale et résistance amazighe dans l'Atlas marocain (1912-1930)*. D'après textes recueillis par Michael Peyron présente un échantillon éloquent des réponses poétiques et narratives des Imazighen de l'Atlas et du Sud-Est marocain à la conquête coloniale. Une attention plus précise à certains éléments aurait cependant renforcé la tenue scientifique du volume, notamment pour ce qui concerne l'uniformité de certains noms – comme dans le cas d'El Asri, et Elasri (p. 31, n. 8 et p. 32, n. 1) et de Beni Ouraïn et Ayt Warayn (p. 77, n. 9 et p. 78, n. 1) – et l'indication de la personne qui a recueilli le texte, ce qui figure dans des passages en amazigh mais non dans la traduction (pp. 18, 48, 70, 146, 156, 182 etc.). En outre, certains des textes d'introduction des chapitres auraient pu être révisés davantage pour en modifier le style narratif «grand public» et de l'adapter à celui de ce volume (par exemple l'introduction au chapitre V).

En conclusion, le monde des études berbères saura gré à Michael Peyron ainsi qu'à ses collaborateurs, tels Kaddour Almou, Ayad Kerouach, Labha Elasri, Fatima Elasri (El Asri), Haddou Khettouch, Mina Chahoua, Rkiya Mountassir, pour cet admirable travail de transcription et de traduction des nombreux matériaux inédits, recueillis pour la plupart sur le terrain. Alors que le travail des chercheurs contribue, par les entretiens, les transcriptions et les traductions, à remémorer la lutte anti-coloniale et à en faire document, les souvenirs recueillis deviennent également transpersonnels dans ce corpus littéraire de l'oralité permettant de transformer les expériences individuelles en patrimoine culturel, en «lieux de mémoire» (Pierre Nora) partagé d'une génération à l'autre. Mais si «se souvenir» est au cœur de la construction de la mémoire collective et culturelle, l'oubli semble également être important (Paul Connerton). Une analyse comparative des textes recueillis et des sources externes pourrait éclairer dans le temps aussi cet aspect glissant de la sélection des souvenirs dans la formation des nouvelles identités amazighes.